

Passé recomposé *Douleur et Gloire* de Pedro Almodóvar

Frédéric Bouchard

Volume 37, numéro 4, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91810ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, F. (2019). Compte rendu de [Passé recomposé / *Douleur et Gloire* de Pedro Almodóvar]. *Ciné-Bulles*, 37(4), 47-47.



Douleur et Gloire

de Pedro Almodóvar

Passé recomposé

FRÉDÉRIC BOUCHARD

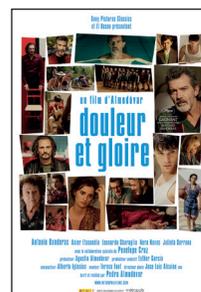
Salvador Mallo est un cinéaste sexagénaire dont la carrière décline. En plus d'être confronté aux aléas de l'âge — maux de dos, troubles digestifs, migraines et anxiété —, il fait face au syndrome de la page blanche. N'ayant rien réalisé depuis de nombreuses années, il conçoit difficilement le jour où il y parviendra à nouveau. Mais lorsqu'il apprend qu'un cinéma de repertoire s'apprête à projeter la version restaurée d'un de ses longs métrages, Salvador reprend contact avec Alberto, tête d'affiche de son film et ami à qui il n'a pas parlé depuis 30 ans.

Ce n'est pas un hasard si l'affiche du *8½* de Fellini est fièrement arborée dans l'appartement de Salvador : le 21^e long métrage de Pedro Almodóvar est un drame semi-autobiographique où le réalisateur espagnol se met à nu dans une méditation intime sur son métier. Retours vers le passé, retrouvailles affectives et hallucinations héroïnomanes, le cocktail que propose **Douleur et Gloire** permet, certes, à son créateur de ressasser quelques souvenirs, mais surtout, il porte manifestement la marque du célèbre cinéaste. Que ce soit les couleurs vives et saturées des murs et des costumes, ou

encore les *flashbacks* racontant une enfance passée auprès d'une mère protectrice et féroce, Almodóvar nage ici en terrain connu. Sa caméra et son langage empreints d'une certaine artificialité et d'une admirable finesse se retrouvent au diapason d'une réflexion ambitieuse sur l'art.

Or, la délicatesse et la sensibilité du réalisateur de **Tout sur ma mère** révèlent une étonnante humilité dans son désir de « parler cinéma ». Et la projection qu'il fait sur son héros est impitoyable et cruelle. Mais au-delà de ce portrait d'un homme malade ayant perdu toute inspiration se dessine l'émouvante quête d'un artiste qui choisit de se réapproprier son destin. Pour y parvenir, Almodóvar déploie un subterfuge similaire à celui de **La Mauvaise Éducation** en mettant en scène un septième art qui se joue sous les yeux du spectateur. Sauf qu'ici, ce n'est pas l'illusion du réel qui l'intéresse, mais la puissance expiatoire du cinéma. Outre l'évidente réconciliation maternelle qui s'y trame, le cinéaste subvertit les positions de regards et d'objets pour célébrer une orientation sexuelle dont il ne s'est jamais caché. Il s'en dégage une œuvre d'une profonde nostalgie et d'une déconcertante vulnérabilité, comme en témoignent la réunion avec Federico, un ancien amoureux, et une tendre discussion avec une mère mourante.

Puis, il y a bien sûr Antonio Banderas, figure fétiche et emblématique du cinéma de Pedro Almodóvar. Après avoir été amant blessé, kidnappeur instable et chirurgien machiavélique, l'acteur se glisse dans la peau de cet *alter ego* morose, à la recherche d'une passion oubliée. Derrière son regard mélancolique et sous sa chevelure poivre et sel, la vedette espagnole se métamorphose en réalisateur vieillissant confronté à sa propre mortalité. Est-ce cela qui a poussé le cinéaste à se tourner vers sa propre expérience pour réfléchir le médium qui l'anime depuis plus de 40 ans? Ou sont-ce les reproches parfois injustifiés qu'on lui a adressés, au cours des dernières années, l'accusant de redite, qui ont eu raison de lui? Une chose est certaine : Almodóvar entretient plus que jamais un rapport intime avec le septième art. Même s'il revisite des thèmes qui lui sont chers (la mémoire, l'homosexualité et la maternité) et qu'il invite à la fête des visages familiers de sa filmographie (Penélope Cruz et Julieta Serrano, qui se partagent le rôle d'une redoutable mère, ou encore Cecilia Roth interprétant une vieille amie comédienne), le réalisateur évite la complaisance de la citation et de l'autoréférence simplistes. Ainsi, **Douleur et Gloire** apparaît comme un point de jonction doux-amer entre un artiste allant à la rencontre du réel et de la fiction pour mieux révéler une part de lui-même et, surtout, le pouvoir intarissable du cinéma. (Sortie prévue : 25 octobre 2019) 



Espagne-France / 2019 / 119 min

RÉAL. ET SCÉN. Pedro Almodóvar **IMAGE** José Luis Alcaine **MONT.** Teresa Font **PROD.** Agustín Almodóvar et Esther García **INT.** Antonio Banderas, Penélope Cruz, Asier Etxeandia, Julieta Serrano **DIST.** Métropole Films